

L'ASSASSIN JOUE AU DÉ

MYL BERSAL

Edition **S** *cripta*

Du même auteur :

- Hécatombe pour un serment, Éditions Scripta, 2013
- Le carillon, Éditions Scripta, 2014
- Isabelle ou l'obsession funeste, Éditions Scripta, 2014
- Des taches sur la barrette, Éditions Scripta, 2014
- Impasse au quatrième, Éditions Scripta, 2014
- Récits insolites, Éditions Scripta, 2014
- En cette nuit de décembre..., Éditions Scripta, 2014
- Au détour du chemin, Éditions Scripta, 2014
- Le secret du jardin caché, Éditions Scripta, 2014

« Le jugement d'un seul n'est pas la loi de tous »

Gresset

I

Au n° 10 de la rue des Templiers, l'imposte, un gros verre rouge protégé par des barreaux en fer forgé, s'éclaira soudain et la porte en bois épais s'ouvrit. Une jeune femme vêtue d'un jogging bleu pétrole, un K-way attaché à la taille, apparut. Elle descendit les deux marches en pierre, donna un tour de clé, mit la clé dans sa poche et se retourna. L'imposte s'éteignit.

La jeune femme huma l'air, fit une légère grimace le trouvant certainement bien frais, se tapota les joues et partit d'un pas rapide.

De taille moyenne, le visage rosi par le vent aigrelet, deux yeux d'un bleu clair souvent cachés par des lunettes aux verres teintés, les cheveux ramassés en une simple queue de cheval se balançant au rythme accéléré de sa marche, Madame le Commissaire, Anne Dupré, commençait toutes ses journées par un footing très matinal. Comme d'habitude, même si

c'était dimanche, il débutait à 7h30, et malgré l'humidité ambiante d'une matinée de début d'octobre, elle ne l'aurait raté à aucun prix.

Les rues et même la grande avenue « Toufaire » étaient désertes. Le silence était feutré. Anne Dupré se dirigea vers la Porte de l'Arsenal, donnant accès à l'Arsenal lui-même, datant de Louis XIV et de Colbert, dénommée aussi « Porte du Soleil », à cause du lever de l'astre dans son axe, les 4 mars et 10 novembre, vestige du plus beau et plus grand Arsenal militaire du Ponant, splendide arche sculptée de motifs militaires et campagnards.

Anne Dupré en traversa le jardin, descendit les marches de pierre, et enfin arrivée à son point de départ, se mit à courir en une foulée qui témoignait d'une grande habitude. Elle passa devant le Musée de la Marine, ancien château Decheusse, dernier seigneur de Rochefort, devant l'ex-chantier de « l'Hermione » et les formes radoub Colbert et Napoléon III.

L'automne était bien là. La défoliation avait débuté. Les arbres paraissaient plus hauts mais aussi moins majestueux, comme s'ils se recroquevillaient sur eux-mêmes. Le linceul

des feuilles avait commencé à se tisser. En prenant l'allée qui bordait la Charente, Anne Dupré fit une grimace à la rivière. C'était marée descendante et elle n'aimait pas du tout la vision marron sale des rives, les végétaux amorphes et l'alanguissement de l'eau trouble. Elle l'aimait bruyante, vindicative, en lutte avec l'océan qui en prenait possession en grand seigneur. Sa foulée n'avait pas faibli. Elle détourna le regard et admira le bâtiment bas de la Corderie royale, long de 346 mètres. C'était un véritable régal. Elle ne s'en lassait pas ; elle avait potassé toute son histoire et imaginait avec respect ses kilomètres de cordes de chanvre tressées par des mains expertes qui couraient le long des murs, avant de devenir les aides incontournables des bateaux qui affrontaient la mer imprévisible. Elle pensait à l'Hermione dont elle avait suivi sa résurrection et qui venait de partir pour un grand voyage. Elle sourit car, si elle avait été plus jeune, elle aurait été volontaire pour intégrer les groupes qui avaient formé les équipages. Ah !... Grimper au sommet des mâts !... Elle secoua la tête, chassa les images encombrantes.

Elle arrivait au port de plaisance et bientôt

elle ferait demi-tour. Sans ralentissement, le retour s'accomplit. Le regard fixe sur le sentier ne prêtait guère attention à ce qui l'entourait. Elle admira de nouveau la ligne harmonieuse de La Corderie royale, constatant simplement qu'il était normal que le parking ne comptât, à cet endroit précis mais éloigné de son passage, que trois ou quatre voitures assez isolées... Elle bifurqua pour rejoindre son point de départ, disparaissant derrière une haie... L'homme, bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, tassé derrière son volant, sourit et replaça soigneusement les jumelles qui lui avaient permis de suivre, dans son aller et retour, la belle silhouette féminine... Il mit le contact et démarra...

A la pancarte « Sentier de Charente », Anne ne résista pas... Elle l'emprunta, pour encore longer la rivière, avec en point de mire, le Pont de Rochefort, et son « aïeul », le Pont transbordeur de Martrou, magnifique relique inscrite au Patrimoine des monuments historiques...

Rassasiée, Anne s'obligea enfin à rebrousser chemin, vers son point initial. Elle regagna, d'un pas alerte sa maison, ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec un jeune homme d'une

vingtaine d'années qui, à sa vue, se figea sur place, alors que ses joues rougissaient...

— Bonjour, JP !... Comment se porte Monsieur Deloy ?...

Elle perçut une réponse presque inaudible où elle reconnut un « Bonjour » et un « Bien »... et le jeune homme s'éclipsa aussitôt.

Anne sourit tout en montant quatre à quatre l'escalier qui menait au premier étage où se trouvait l'appartement qu'elle louait à Monsieur Deloy, un vieil homme de quatre vingt cinq ans, qui se déplaçait difficilement et dont elle venait de rencontrer le jeune auxiliaire de vie qui prenait soin de lui... J-P, alias Jean Paul Taste, vivait au 2ème étage, dans un studio, ce qui lui permettait de répondre à n'importe quelle heure aux appels de Mr Deloy.

Elle pensa : - « Je n'arriverai jamais à apprivoiser ce pauvre J-P. Je le pétrifie sur place !... Serais-je une descendante de Méduse ? »

Elle ouvrit la porte de l'appartement, entra dans le couloir, jeta le K-Way sur la sellette et

pénétra dans une grande pièce, qu'elle avait pris un immense plaisir à aménager avec le feu vert de Mr Deloy. A droite, une petite cuisine américaine, très moderne, au milieu la salle à manger très peu utilisée - vu le nombre de personnes qu'Anne invitait - et, à gauche, un salon très confortable avec tout l'audiovisuel. C'était son refuge préféré et elle y passait le plus clair du temps libre dont elle disposait. Une porte donnait accès à la chambre à coucher, bien nommée car s'y tenaient lit, table de nuit et armoire. Dans le couloir il y avait les sanitaires. A part les étagères du salon remplies de livres, rien ne témoignait d'un travail à la maison ; le bureau était au commissariat où elle passait la plus grande partie de ses heures.

Sa maison, sa « chaumière », comme elle l'appelait, était son éden. Aucun souci ne devait en troubler l'atmosphère. Là, elle faisait le vide, comme lors de son footing matinal et journalier. Le boulot, la pression, les soucis étaient rue La Fayette, avec son équipe. En se préparant un abondant petit déjeuner, son repas préféré, elle se souvint soudain de cette étrange sensation qu'elle avait ressentie lors de son footing, cette impression désagréable que, depuis quelque

temps, elle était épiée...

Ses collègues et même Mr Deloy, l'avaient souvent mise en garde sur la dangerosité de cette habitude : - le même trajet, la même heure, une femme seule -... de quoi attirer quelques « tordus » ! Avaient-ils oublié qu'elle était ceinture noire de judo et experte en self-défense?... D'une pichenette elle balaya la pensée incongrue ; l'odeur du pain grillé et du café chaud lui chatouillant les narines, c'est avec un réel plaisir qu'elle s'installa.

La matinée s'écoula tranquillement. A midi sonnant, elle sortit et se dirigea vers le petit bar-restaurant de l'avenue Charles De Gaulle où elle avait ses habitudes... Elle y était accueillie chaleureusement par Fred le patron et Ginette sa femme, et ils n'hésitaient pas à partager le café avec elle... toujours sans le pousse-café - soupirait Fred -, lui qui tenait tant à ce qu'elle gouttât le cognac, le vrai, distillé à la ferme familiale par le frère aîné qui perpétuait la tradition.

Donc, après moult discussions sur le temps, les affaires, les faits divers de la région et de Rochefort en particulier, Anne embrassa Fred

et Ginette et se rendit à son commissariat.

— Bonjour, Vincent ! - dit-elle au planton de service- Rien à signaler ?

— Bonjour, Chef !... Le calme plat, avec ce temps maussade... et le dimanche, tout le monde est sûrement devant la télé... Mais, ce matin, il y avait une enveloppe adressée personnellement à Madame le Commissaire. Elle a été mise directement dans la boîte et je l'ai découverte par pur hasard, car je voulais me dégourdir les jambes. Je l'ai déposée sur votre bureau.

— Très bien... Sans doute, encore une plainte pour mauvais voisinage ou tapage nocturne... la routine, quoi !...

Le rideau était éclairé par quelques rayons de soleil qui avaient, par miracle, transpercé la grisaille déprimante. Anne Dupré se débarrassa de son manteau, alluma son ordinateur, se leva prendre deux dossiers qu'elle voulait étudier, consulta les mails, les nouvelles du jour, les rapports écrits depuis samedi, et se souvint de la lettre. Elle l'ouvrit : une coupure du journal de Sud-Ouest datant du jeudi précédent, fut la première chose qu'elle remarqua. Le titre

était : « Félicitations au Commissaire Dupré et à son équipe ». La photo la représentait avec ses hommes et le Procureur. L'article relatait le démantèlement d'un très important trafic de drogue. Toute la filière avait été mise à jour. La police était sur l'affaire depuis trois mois.

Anne était surprise. A quoi rimait cet envoi ? Le dossier était classé et le succès largement arrosé avec la brigade !... C'est alors qu'elle aperçut la mince feuille de papier, restée dans l'enveloppe... Elle la déplia et la parcourut rapidement...

Ses sourcils se froncèrent, son front se rida dans une cogitation interne, et une moue interrogative se dessina sur son visage. Elle s'efforça de la relire très lentement, pesant tous les mots...

« Commissaire, vous êtes radieuse sur ce cliché et votre équipe, aussi. Quant au Procureur, il est béat. Votre tâche a été très allégée par les confidences de ce délateur, n'est-ce pas ?... Non seulement inconscient de se mêler à une rixe, et, avec la drogue qu'il avait sur lui, incapable de courir très vite pour échapper à vos flics, mais encore pleutre au point de vous dégoïser

tout ce qu'il savait, pour obtenir une remise de peine !... Avouez que le travail, pour vous, était plus que mâché !... Du pot ; n'est-ce pas ?... L'objet de ma lettre est le suivant :

Dans les jours à venir, je vais vous proposer un jeu dont je fixerai les règles. Que vous l'acceptiez ou non, il se déroulera. La mise en jeu est la vie de six personnes anonymes. Je pense que ce sera plus difficile pour vous et votre équipe. Testons votre compétence !... Amicalement.

Votre prochain partenaire. »

Le commissaire Dupré était sidéré !... « Tous les fous ne sont pas à l'asile ! »... - pensa-t-elle -, adage populaire, certes, mais pouvait-on sacrifier ainsi des vies humaines, au prix de la jalousie, voire d'une simple vengeance !...

Elle appela Vincent :

— Faites parvenir ce torchon au labo. Qu'on lui fasse cracher un indice !

— C'est grave ?... - s'informa le planton, en observant le visage blême de son chef.

— Cela peut l’être... Si c’est une plaisanterie, ce ne sera qu’une perte de temps. Relayez-vous, avec Pierre, pour une surveillance discrète de la boîte aux lettres ou des personnes passant sur le trottoir. Je rentre chez moi. Faites passer un mail. Je veux tout le monde sur le pont, à 8h30 précises, demain ! Passez la consigne aux collègues de nuit. Au revoir, Vincent !

Abasourdi par l’état d’Anne Dupré, qui d’ordinaire, avait un sang-froid remarquable, le policier opina, incapable de parler... Surtout ne pas lui souhaiter une bonne soirée !...

Anne Dupré, les deux dossiers sous le bras, avec la photocopie de la lettre, courut plus qu’elle ne marcha vers son domicile...

Son allure et sa nervosité n’échappèrent pas à l’homme assis dans la voiture, garée près du trottoir de la rue des Templiers. Il sourit et démarra.

Le commissaire Dupré prit soin de ne pas claquer la porte pour ne pas déranger Mr Deloy, se gratifia d’une douche glacée, puis d’un café bouillant qu’elle dégusta, emmitouflée dans le moelleux peignoir de bain... Enfin se sentant

plus détendue, elle revêtit jean et T-Shirt et décida, pour apaiser ses nerfs exacerbés et son sang en ébullition, de rendre visite à Mr Deloy qui, ravi, lui offrirait thé, petits gâteaux et une partie de scrabble. Mr Deloy avait été très content, en effet, et, comme l'avait pressenti Anne, il demanda à JP de leur préparer un thé accompagné de macarons, pêché mignon de la visiteuse. Très vieille France dans son impeccable costume noir, sa chemise blanche dont le col à pointes orné d'une cravate bleue cachait la minerve indispensable à ses vertèbres douloureuses, il s'était levé pour souhaiter la bienvenue à la jeune femme. Il l'appréciait fort et c'était un rayon de soleil dans sa vie solitaire.

Tout en bavardant, ils burent le thé et Anne s'excusa de sa gourmandise pour ces fameux macarons. Amiral à la retraite, issu de la haute bourgeoisie charentaise, célibataire endurci, très érudit, Anne ne se lassait pas de l'écouter. Il avait toujours des anecdotes à relater sur ses voyages, ses traversées parfois mouvementées, mais aussi sur Rochefort sur mer. En effet son arbre généalogique remontait fort loin, mais tous étaient charentais de souche. On y trouvait des marins comme lui, mais aussi des

marchands spécialisés dans le commerce des draps et des tissus, tissés à Lille et revendus dans les îles. C'est ainsi que la maison du 10 rue des Templiers était la maison familiale mais tout le rez-de-chaussée avait été l'entrepôt où s'entassaient ballots et autres coupons, et son entrée était à l'opposé du numéro 10 de la rue des Templiers, dans une autre rue, dénommée à l'époque, « rue des drapiers ». Celle-ci, débaptisée il y a quelques années, attendait toujours son nouveau nom. Il est vrai que seul Mr Deloy avait accès à cette entrée. Quand les problèmes osseux l'obligèrent à une semi-infirmité, il avait entièrement réorganisé l'agencement de l'immense habitation, condamnant, pour lui, tout accès à l'escalier qui menait aux deux étages supérieurs. Le deuxième étage affecté au studio de JP, le premier pour un éventuel locataire dont Anne -et il ne s'en féliciterait jamais assez- était la première, et puis le rez-de-chaussée, tout à plat, pour lui, pour ses meubles et souvenirs, et pour son fauteuil roulant, ami fidèle et indispensable, seul hôte à utiliser l'entrée, rue des drapiers.

Mr Deloy, après que le plateau fut ôté par

JP, proposa une partie de scrabble, qu'Anne accepta avec un franc sourire. Mais la partie ne fut pas aussi acharnée que les autres fois, et Mr Deloy l'emporta assez rapidement avec un score très élevé. Alors qu'Anne rangeait les pièces, il s'enquit, d'une voix calme mais ferme :

— Anne, vous n'étiez pas dans le jeu... Avez-vous un souci dans votre travail ? La semaine dernière, vous étiez aux anges avec votre belle réussite dans le démantèlement de ce trafic de drogue. Anne déposa la boîte dans le placard et répondit, le visage tendu :

— Une drôle de lettre anonyme reçue ce matin au bureau. Ses propos m'inquiètent. Je ressens une sourde menace. J'espère que ce n'est que la prose d'un cinglé.

— Allez, mon petit, vous êtes forte, et s'il y a danger, vous saurez le prendre à bras le corps.

— Merci, Monsieur Deloy. J'avais vraiment besoin de ce moment de décontraction. Merci aussi pour m'avoir raconté l'histoire de JP. J'espère que j'arriverai à lui ôter sa phobie. Je vous souhaite une bonne nuit.

Elle se pencha et lui déposa un baiser sur le front...

— Excusez-moi - dit-elle -, j'en ai éprouvé le besoin. Je n'ai pas connu mon grand père, et mon père est parti trop tôt...

Stupéfait et ravi, Mr Deloy la regarda sortir du salon presque en courant. Dans l'escalier, elle croisa JP qui descendait rapidement, appelé sans doute par Mr Deloy.

— Excellent, votre thé - dit-elle, sans s'arrêter... - Eh bien, vous savez, j'ai perdu, et en plus, battue à plate couture...

JP esquissa un sourire :

— Alors, il doit être satisfait, je suis content.

Anne fut surprise... Une phrase entière !... Elle avait entrepris la conquête de JP. Mr Deloy avait éclaté de rire quand elle lui avait raconté qu'elle pétrifiait JP, comme Méduse...

— Mais non ! Ce n'est pas vous mais votre travail et votre uniforme !... Il est tétanisé quand il entend les termes « police » ou « gendarme »... Cela remonte à l'enfance. Son

père, alcoolique invétéré, battait sa mère, et une fois, le mauvais coup à la tempe ne la rata pas. Le père s'enfuit alors avec son fils et son fusil. Cerné par les policiers, leur tirant dessus, il fut abattu... Le petit, traîné de foyer en foyer, ne s'en est pas remis. Un éducateur le prit en main, l'aida à se stabiliser... C'est un ami à moi... Il m'a proposé de le prendre pour m'aider dans ma vie quotidienne... Je m'en félicite.

Anne avait alors mieux compris l'admiration et l'affection de JP pour Mr Deloy... et aussi sa peur, pour elle.
